

CHRONIQUES

CINEMA

FILMS DE FEMMES: CRETEIL-NEUVIEME

par Simone Suchet

Créteil est un festival dont le succès grandissant s'affirme d'année en année, ce qu'on pourrait presque regretter tant il est vrai que les lieux se multipliant, le nombre de films augmentant, les sections se dédoublant... il devient de plus en plus difficile de participer activement aux rencontres et débats qui sont une des caractéristiques les plus chaleureuses de ce festival. Parmi les différentes sections, il y avait tout d'abord l'éblouissant hommage rendu à l'une des plus grandes actrices du cinéma français, Micheline Presle, une femme subtile, émouvante, tour à tour grave ou drôle, toujours consciente de son rôle de femme. On l'a revue jeune et fraîche dans *La Nuit Fantastique* de Marcel L'Herbier, fascinante dans *Falbalas*, le chef d'oeuvre de Jacques Becker, entière et passionnée dans *Le Diable au Corps* de Claude Autant-Lara, vieillissante mais toujours aussi émouvante et juste dans *Certaines Nouvelles*, le beau film méconnu de Jacques Davila (*voir entrevue*).

Il y avait également la rétrospective intégrale de la réalisatrice Véra Chytilova, espoir de la Nouvelle Vague tchèque au début des années 60. Fidèle à elle-même et à ses engagements, elle continue de filmer avec la même sensibilité non dénuée d'ironie la vie quotidienne des gens qui l'entourent. Un hommage rendu à Colette et le cinéma nous a permis d'apprécier les multiples visages (critique, scénariste, dialoguiste et enfin objet d'adaptation) de la collaboration de la grande écrivaine Colette au cinéma.

Un colloque cinéastes berlinoises/cinéastes parisiennes a permis la confrontation de deux pratiques qui, pour être similaires n'en sont pas moins différentes et de voir les oeuvres récentes ou non des

cinéastes participantes au colloque. Helma Sanders-Brahms présentait donc *Laputa, île flottante*, une histoire d'amour impossible entre un architecte français et une photographe polonaise. Le film qui aborde les relations amoureuses dans un contexte socio-politique ne réussit jamais à dépasser le bavardage souvent fort mais fastidieux.

La compétition officielle a vu le triomphe incontesté de la Suède suivi de près par le Canada-Québec. A tout seigneur tout honneur, commençons donc par le Canada. *Loyalties*, premier long métrage fiction de la canadienne Anne Wheeler a remporté le Prix du Jury et les ovations du public. David Sutton est médecin; pour des raisons que l'on ignore, il a quitté l'Angleterre pour venir s'installer dans le nord de l'Alberta: sa femme Lily vient le rejoindre, accompagnée de leurs enfants. On devine peu à peu qu'un terrible secret pèse sur cette famille. Lily est une femme délicate que rien ne prédisposait à s'adapter à ce pays rude mais c'était sans compter la gentillesse spontanée et chaleureuse des gens et surtout l'amitié de Suzy, l'amérindienne qui sera engagée pour aider Lily. Au delà des différences sociales, Lily et Suzy se découvriront des affinités profondes qui leur permettront de surmonter l'épreuve finale. Un beau film sur l'amitié et sur la solidarité. La mise en scène fouineuse de Anne Wheeler sait nous révéler par mille et un détails — un mot, un geste, un regard — les secrets de chacun. L'humour omniprésent permet de soulager la tension sans pourtant diminuer en rien l'intensité du propos et des sentiments. Le film est admirablement servi par l'interprétation juste, nuancée, sensible des deux interprètes Susan

Wooldridge et Tantoo Cardinal.

Le Canada/Québec encore, avec quatre documentaires en compétition: *No longer silent* de Laurette Deschamps qui dénonce les multiples abus dont sont victimes les femmes indiennes; *Rêve de Voler* de Helen Doyle qui mélange habilement documentaire et fiction onirique; *Les Terribles Vivantes* de Dorothy Todd Hénaut qui nous introduit dans l'univers des trois écrivaines québécoises et féministes Louky Bersianik, Jovette Marchessault et Nicole Brossard et enfin *Histoire à Suivre...* de Diane Beaudry qui a obtenu une Mention spéciale décernée par le Jury de l'Association des Femmes-Journalistes. Ce film documentaire suit Pauline Marois lors de sa campagne pour la présidence du parti québécois et pose avec intelligence la question du rôle et de la place des femmes en politique. Autre succès pour le Québec, le dixième anniversaire célébré publiquement de Vidéo-Femmes/Québec à qui le Festival avait offert un stand où on pouvait visionner les dernières créations des vidéastes québécoises. Un stand avait également été offert à la revue féministe *La Vie en Rose*.

Seppan de la suédoise Agneta Fag-estrom-Olson a obtenu le Prix du Jury (ex-aequo avec *Loyalties*). Dans ce film qui se passe aux débuts des années 60, un groupe d'enfants de différents milieux sociaux et de différents horizons font l'apprentissage de la vie et éprouvent leurs premiers émois amoureux. Les filles découvrent avec l'apparition des premières règles la réalité de la féminité. La réalisatrice a su grâce à une mise en scène attentive qui cerne au plus près ses personnages et par une accumulation de détails, révéler tous les secrets de l'âme enfantine. Lena T.

Hansson, actrice suédoise a obtenu le prix d'interprétation féminine pour son rôle d'Ester dans *Ester, la femme de John Bauer* de Agneta Elers-Jalerman et pour son rôle dans *Les Frères Mozart* de Suzanne Osten, film qui remportait le prix du public.

Ester, la femme de John Bauer est un film fin, délicat qui pose une question importante, celle de la création féminine et de sa compatibilité avec une vie de famille. Le personnage d'Ester, une peintre très douée qui abandonne sa carrière à la réussite de son mari pourtant moins doué qu'elle, rappelle celui de Camille Claudel et de tant d'autres femmes qui ne réussirent pas à concilier amour et créativité. *Les Frères Mozart* nous fait assister aux répétitions de l'opéra de Mozart 'Don Giovanni'; ce film ressemble, à mon humble avis, à un cocktail détonnant de théories féministes, théâtrales, psychologiques et autres... C'est bien photographié, rondement mené, parfois drôle!

La Suède encore, avec le prix du jury de l'association des Femmes Journalistes décerné à un documentaire intitulé *Elles sont Chef(e)s d'orchestre* de Christina Olofson. A travers les portraits de six femmes qui ont choisi ce métier traditionnellement réservé aux hommes, la réalisatrice nous offre une réflexion, vive, lucide, non dépourvue d'humour sur l'exercice du pouvoir au féminin. Mention du jury de l'AFJ, le très beau film de la mexicaine Mari-Carmen de Lara *C'est pourtant pas la lune* qui expose les luttes menées par les ouvrières du textile pour former un syndicat autonome. Leurs témoignages, aussi accablants qu'ils soient pour le pouvoir et l'autorité, procurent également de très forts moments d'émotion. Prix du public pour le documentaire, le percutant *Broken Rainbow* de l'américaine Victoria Mudd sur le déplacement obligatoire de 10 000 Indiens Navajo ordonné par le gouvernement américain. Aboutissement de cinq années de travail, ce film très intelligemment monté, richement documenté est un formidable plaidoyer en faveur des cultures autochtones.

Retour à la fiction pour signaler le prix d'interprétation masculine décerné au jeune Hendrick Toompere, interprète principal de *Jeux d'enfants* — co-réalisé par la cinéaste soviétique Leyda Layus et Arvo Ikho. Dans un orphelinat, jeunes garçons et jeunes filles abandonnés à eux-mêmes découvrent la tendresse et l'amour. Les deux co-réalisateurs de ce film sensible et grave font la preuve d'une grande maîtrise de la mise en scène et



Top: from *Jeux d'enfants*; bottom: from *Elysium*

d'une bonne direction d'acteurs. Encore la fiction avec le poignant *Elysium* de la hongroise Erika Szanto, un film d'une beauté trouble sur un sujet pénible, celui des camps de concentration pour enfants. La réalisatrice a su éviter tous les pièges dans lesquels il ne lui aurait été que trop facile de tomber, essentiellement le voyeurisme, la sensiblerie et le mélodrame à quatre sous. Le petit Zoltan Nagy qui a obtenu le prix d'interprétation enfantine est saisissant de dignité. Ses grands yeux bleus et limpides nous hanteront longtemps.

Un mot pour finir des courts métrages primés: pour la France, le grinçant *Frayeur au 6ème ciel* de Harmel Sbraire et, au plan international, le superbe, dynamisant *International Sweethearts of Rhythm* de Andrea Weiss et Greta Schiller, un document qui alterne avec bonheur documents d'époque et entrevues sur le célèbre orchestre de jazz féminin et multi-

racial des années 40. A travers l'épopée de cet orchestre hors du commun, c'est à un véritable portrait de l'Amérique de cette époque raciste, mysogine que nous conviendrait les réalisatrices.

Que conclure? Que Créteil est un festival qui roule, roule très bien. Que regretter? L'absence des cinéastes françaises en compétition? Celle aussi des cinéastes espagnoles ou italiennes, par exemple: serait-ce qu'elles n'existent pas?

Dire aussi qu'il n'y a pas eu de "découverte" dont on peut se dire qu'elle fera une carrière, une vraie. Egalement que les films ne proposent ni des sujets vraiment originaux, ni une esthétique particulièrement originale ou novatrice. Certes pas! Mais là n'est pas l'intérêt de ces films qui se signalent surtout par un regard chaleureux, sensible...

Serait-ce cela, le cinéma de femmes? Un certain retour à l'humanisme!

ENTREVUE DE MICHELINE PRESLE

par Simone Suchet

Micheline Presle, de son vrai nom Micheline Chassagne, est née en 1922 à Paris. Toujours séduisante, passionnée et passionnante, elle porte encore très beaux ses soixante-cinq ans. Soixante cinq ans d'une vie bien remplie et bien vécue... avec fougue et enthousiasme. Micheline Presle est une femme de bonne compagnie, agréable, vive, enjouée... on sent très vite qu'elle n'est pas femme à se laisser abattre facilement. Elle a débuté très jeune, avec des petits rôles dans *Petite Peste* de Guy De Limur et dans *Vous seule que j'aime* de Henri Fescourt, puis ce fut la rencontre avec Georg Wilhelm Pabst et le début d'une longue et belle carrière.

Comment avez-vous rencontré Georg Wilhelm Pabst?

Son collaborateur m'avait vue à une audition chez Raymond Rouleau et il m'avait demandé des photographies car il cherchait des jeunes filles pour jouer dans le prochain film de Pabst qui devait s'appeler *Jeunes Filles en Détresse*. Quelques jours plus tard, ce monsieur m'a appelée pour me dire que j'avais rendez-vous avec Pabst. J'étais très jeune — quinze ans et demi — et j'avais un très gros rhume, un bouton de fièvre sur la lèvre et je me sentais très complexée et embêtée. Maman m'avait mis un énorme cache-nez, un petit chapeau tyrolien, des chaussettes et des grosses chaussures... quand j'ai ouvert la porte, Pabst a éclaté de rire. Je ne me souviens plus de la conversation qu'on a eue mais il était de très bonne humeur et on a beaucoup ri. Le lendemain, j'avais un rendez-vous au Studio de Joinville pour faire des essais. J'attendais depuis un moment quand Pabst est venu vers moi en me tendant deux feuillets et il m'a dit: "Voilà, je vais certainement vous donner l'un des deux rôles principaux, pour l'essai choisissez celui qui vous semble le plus proche de

vous." Il m'a engagée pour jouer le rôle que j'avais choisi. Plus que tout, c'est ce souvenir là qui m'est resté — ce choix qu'il m'a offert — parce que c'était tout à fait extraordinaire et puis c'est ce qui a décidé de tout.

Votre vocation de comédienne s'est-elle dessinée très tôt?

Je pourrais facilement dire que j'ai toujours voulu être comédienne... depuis que je suis toute petite et que j'ai su ce qu'était le spectacle. Mon père m'a emmenée très jeune au cinéma et au music-hall mais pas au théâtre. J'ignorais ce qu'était le théâtre et je n'y suis venue en tant que comédienne que plus tard et encore plus tard en tant que spectatrice... J'ai refusé pendant longtemps — et je le regrette encore — des choses intéressantes au théâtre parce que l'idée de jouer tous les soirs était quelque chose que j'acceptais difficilement.

Comment concevez-vous votre métier de comédienne?

Mon métier de comédienne a toujours été une partie intégrante de ma vie: je le fais parce que j'aime ça. Bien sûr, c'est aussi mon moyen d'existence et il m'est arrivé de devoir faire des choses qui me plaisaient plus ou moins mais jamais des choses avec lesquelles j'étais en total désaccord... rien de ce que j'ai fait n'a jamais été dégradant ou déshonorant. Quand je ne suis pas obligée sur le plan vital de faire quelque chose, je ne le fais pas, je ne fais que ce qui me plaît or c'est très difficile car les rôles pour une femme de mon âge se font de plus en plus rares... Et cela ne va pas manquer de s'aggraver. C'est beaucoup plus difficile pour une femme. Les hommes de la même tranche d'âge que moi peuvent continuer à jouer plein de rôles intéressants parce qu'on

leur accorde encore un pouvoir de séduction amoureuse. En fait, mon métier est beaucoup lié au plaisir, au plaisir de faire des choses différentes, de rencontrer et de travailler avec des gens que j'aime, au plaisir de la vie.

Comment qualifiez-vous un bon metteur en scène?

C'est très difficile parce que cela ne tient à rien de vraiment tangible, c'est plus une attention, un mot à un moment donné qui peut tout à coup éclairer, donner la direction.

C'est un réseau de relations très subtiles, une espèce d'échange qui peut déclencher quelque chose chez le comédien. Pabst, par exemple, a su me mettre en confiance immédiatement et je me souviens d'un soir où je ne devais pas être bonne et où il a dit, simplement: "Ne vous inquiétez pas, on arrête, on reprendra demain matin."

Je n'ai pas de souvenirs précis d'Abel Gance si ce n'est que pour les scènes d'amour il mettait une Nocturne de Chopin pour créer une ambiance. Jacques Becker et Jean Grémillon sont, pour moi, les deux seuls metteurs en scène qui m'ont véritablement apporté quelque chose... Je suis très instinctive et Becker savait trouver le mot, le détail, une conversation anodine en apparence, sans rapport avec ce qu'on faisait mais qui me donnait exactement le sens de ce qu'il fallait faire. Becker était un véritable auteur...

Est-ce que votre séjour aux Etats-Unis a été bénéfique pour votre carrière?

Pas du tout. Ce séjour a été une véritable catastrophe bien que j'aie tourné avec Jean Négulesco, Fritz Lang, mais dans un de ses films les moins intéressants intitulé *Guerilla in the Philippines*, un film de commande. J'étais sous contrat avec la

Fox, je ne me sentais pas bien à Hollywood: en France, j'étais habituée à décider de tout, je faisais ce que je voulais. D'ailleurs, je ne serais pas partie si je n'avais pas rencontré mon ex-futur mari, William Marshall. Mon séjour aux Etats-Unis non seulement n'a pas été enrichissant pour ma carrière mais il a même été carrément désastreux: je n'y ai tourné aucun bon film et quand je suis rentrée en France, on m'avait oubliée. Les choses ont ensuite été très lentes et je n'ai jamais retrouvé les possibilités que j'avais avant...

Vous tournez beaucoup avec de jeunes metteurs en scène: Jacques Davila pour Certaines Nouvelles et Qui trop embrasse et Gérard Frot-Coutaz pour Beau Temps mais orageux en fin de journée. Considérez-vous de votre devoir de comédienne connue, d'aider de jeunes auteurs?

Je n'aime pas beaucoup le mot devoir car si je le fais c'est aussi que j'y trouve mon intérêt dans le sens où ces expériences différentes m'intéressent. Jacques Davila est un véritable auteur et je travaillerai toujours avec lui, nous avons d'ailleurs un autre projet ensemble. Davila est un vrai metteur en scène, il sait ce qu'il veut, il écrit de vrais dialogues... il n'est pas mode, il n'entre pas dans le système mais il a des choses à exprimer. Frot Coutaz aussi d'ailleurs. Ce sont deux réalisateurs qui ont vraiment un univers qui leur appartient en propre et cela m'intéresse donc de travailler avec eux. Et puis, il ne faut pas l'oublier, ce sont eux qui pensent à moi et qui me proposent des choses intéressantes. Ces choses nouvelles me font évoluer, me font sortir de ma routine, me permettent d'échapper aux étiquettes. Trouver des choses nouvelles à faire, c'est ce qui me permet d'avancer. C'est comme cela que je veux vivre, ça ne correspond pas à une démarche particulière, ni à un plan de carrière que je n'ai jamais eu. C'est ce que j'aime, ma vie, mon métier de comédienne que j'aime...

With(out) Child

The world is attacking,
 bombarding me,
 through media,
 safeways and the library,
 midwives versus hospitals;
 Lemaze, Leboyer and bonding;
 sibling births; fathers coaching;
 formulas; lactation;
 the joys of feeding by breast!
 Acquaintances: close friends pegged for careers,
 suddenly,
 all coy, with Mona Lisa smile
 burst the news upon me.
 looking smug,
 they've unravelled one of life's mysteries,
 that I have chosen not to know.
 Then,
 not huge, they manage to achieve
 a pregnancy with grace and elegance,
 heavy with child, their bodies have a beauty.
 Biological clocks — tick,
 Husband's right
 let him be pregnant then.
 Not even subtle,
 "your turn next, my dear?"
 "you'll change your mind, you'll see!"
 Oh please, keep your morals off my body.
 It's open season, on women
 who do not hear the call
 to maternal bliss,
 fulfilment, and definitions
 of femininity.
 For the Nth time,
 I explain,
 the only patter
 of tiny feet
 will be
 the cat's.

Chris Ward-Horgan